

patrick  
chatelier

ales



pas le bon  
pas le truand

DU MÊME AUTEUR

Infiniment petit, *Verticales*, 2002

Maternelles, *Verticales*, 2004

pas le bon  
pas le truand



patrick chatelier

pas le bon  
pas le truand

verticales

Ce texte a été écrit lors d'une résidence accordée à l'auteur  
par le Conseil régional d'Île-de-France.

© Éditions Gallimard, mars 2010.

*À Guénaël*





« Soldat tu marches vers la mort  
Versant son chaos par-delà l'horizon  
Tu perds un bras, tu accuses le sort  
Rappelle-toi ces ruines étaient une nation. »

*Chant des prisonniers du camp  
d'Andersonville, Géorgie, 1864*



Qu'il est beau, le monde et son écran d'images, myriades à chaque seconde, à chaque inspiration, images qui effleurent et se détachent et incisent et se répondent, toujours pareilles, toujours nouvelles, captivantes. Elles se projettent en paysage, elles forment sous le bleu du ciel une terre à histoires panoramique, un visage à embrasser sur la bouche, se dit l'idiot.

Qu'il est élégant, le cavalier solitaire descendant la colline, sa posture, son galop tranquille – cercles du chapeau, faisceaux des pattes-d'oie, lignes de sueur aspirées sous les mâchoires. Il guide sa monture entre les broussailles sur une piste qu'ouvre chacune de ses foulées, et chacune de ses foulées selon les courbes remet sa destinée en jeu. Il lui faut du temps pour traverser le paysage, un temps infini comme s'il avait la terre entière à parcourir, puisque la terre lui appartient aussi loin que porte le regard.

Qu'il est engourdi, le village avec ses maisons brûlées

par le soleil, leurs ombres chiches d'où les vieillards assis montrent le désert en soupirant, les mules qui ruent contre l'assaut des taons, les carrioles de peaux chargées à ras bord cahotant vers la ville puis le silence qui retombe, total silence et plénitude, formidable paix dont les hameaux voisins ne connaissent que parodies.

Sur la rivière Arlanza derrière la colline se reflètent des images : roseaux, moucheron, aigles, mais aussi les femmes et les hommes de ce pays à la surface de l'eau avec ses clins d'yeux, les nouveau-nés et les malades, les marchands et les fermiers, les morts et les vivants. Il y a là le révérend MacPherson au côté de son épouse, la famille Blacky, la famille Ruiz, la famille Mortimer, les jumeaux Scott-Reeves, John le charpentier et son fils John Junior, Piripero le trappeur, la folle de la maison Branle, les Wallach, les Stevens, les Wynn ou les Butler, le croque-mort et l'ancien shérif.

Tous d'accord pour cette journée qui débute. Tous prêts à en prendre le risque.

Et je suis seul, se dit l'idiot. Et il s'invente.

Elle vient. Oui, elle vient. Elle devait venir. Ce matin quelque chose l'annonçait. Quelque chose rampant, quelque chose courant avec les choses, sous les choses, au dos des choses la rumeur. Une gêne au réveil, sensation de trop – coton la tête, regards flous, lèvres des murs. Une gravité, réticence à quitter le lit – sourde envie de pisser, cognements de poitrine, jours de crasses accumulées. Des oiseaux s'étaient battus la nuit, il restait des plumes dans le sable derrière la maison, et aussi près du puits qui l'an dernier s'est retrouvé à sec comme tous ceux du pays, avec dans la vase des insectes noirs qu'on n'avait jamais vus. Des oiseaux s'étaient battus, à moins qu'un chien des plaines les ait départagés en jet de plumes et cartilages sous le croc. D'habitude le chien des plaines n'approchait pas du village : il avait dû flairer de loin la menace, sa cible et venir voir pour voir venir.

Coton la tête, ce matin l'avait décidé et il fallait une force pour rejeter les draps, il fallait une force pour

redresser le dos, tendu sans aucune tension par la nuit sans lune, il fallait une force encore pour balancer les jambes dans le vide et peut-être ne jamais les revoir. Ces forces apportaient aussitôt leur fatigue, avec le penchant de retrouver le matelas qu'au moins vingt poules avaient aidé à fabriquer, les draps de chanvre qui frottaient les plaies mal placées, la couverture en laine de lama échangée longtemps avant contre l'une des meilleures bêtes et qui avait été trouée lors d'un convoi. Tentation du chaud et de sa propre odeur macérée dans le rêve. Inclination vers la couche comme en hommage. Soudaine incertitude quant à la tombée, nuit, et quant au lever, jour, sous la réalité de l'heure. Abêtissement reconduit, cerveau de fortune, petits pas sur les planches.

C'est ainsi que les hommes s'éveillent quand un destin leur en prépare.

Puisqu'elle viendrait. Oui. Elle viendrait. Elle serait venue. Elle apparaîtrait pour prendre corps, face et muscles, œil, réseau de veines. C'était inscrit dans le matin, tambouriné sur les lignes de l'aube, dans l'agencement des couleurs, opacité laiteuse qui aurait alerté n'importe quel ancien, le temps changerait sans doute orage le soir, milieu de la nuit, tornade peut-être même si pas de saison, mais aujourd'hui on ne regarde plus le ciel et quand on le regarde on ne sait pas interpréter les signes qu'il donne, on a rompu avec lui, on se fie aux machines et on baisse les yeux, on racle la terre sèche de nos godasses, terre brûlée, la terre morte et on s'étonne

ensuite que ça tombe. Pourtant elle était là, déjà. Dans le ciel comme ailleurs elle était aussi, dans l'haleine des animaux, dans le sursaut des gosses, derrière le mugissement du vent, toc toc contre la porte. Elle se tapissait dans le bol de café avec son regard noir, et les auréoles de beurre. Elle flambait avec les bûches sous le porc frit. Depuis toujours elle guettait son heure. Elle était cette odeur un peu rance de la maison, si familière enveloppe, odeur de foyer depuis que les hommes ont le feu, odeur de réconfort depuis qu'ils ont des foyers, odeur qui nourrit en cachette une procession monstrueuse.

Il y avait une âme dans la boîte de ketchup sur l'étagère qui à tout moment risquait de tomber. Il y avait une ombre au fond de la cruche. Il y avait un message fatal dans la place des pieds sur le sol avec leurs orteils si peu sûrs, dans le léger tremblement des mains, bouches sèches et mentons bas. Il y avait les craquements de la cheminée qui tous les jours criait au loup et que personne n'écoutait plus, la rigole de suie, les crevasses dans le lait caillé, les herbes aromatiques nouées aux poutres. Il y avait l'étrange disposition des bancs, des assiettes, brins de tabac abandonnés autour, couteaux croisés, miche de pain retournée : bataillons de porte-poisse.

Quatre mouches sur la table nettoyaient leurs ailes avant d'aller sucer les miettes. Mal en point, une cinquième n'adhérait plus au mur blanchi à la chaux. Les autres quadrillaient l'espace sous les poutres, humant la verveine et le serpolet, dessinant des rectangles

approximatifs, des zébrures d'agacement, raturant leur chemin comme pour se perdre ou perdre l'ennemi, le chasseur, la main qui s'abattrait. Car les mouches savaient. Elles avaient senti le présage, infime modification de l'air, électricité ou puanteur. Elles voyaient venir comme le chien des plaines et les oiseaux, comme avaient vu venir aussi le chêne du bas de la colline, la pierre Tend-le-feu, la folle de la maison Branle et les jumeaux Scott-Reeves qui voient des choses que personne ne peut voir et connaissent à l'avance le sexe des bébés, la qualité des récoltes ou la date de la mort des gens.

Qui osera dire ensuite n'avoir pas été averti? Qui prétendra ne pas avoir senti cette morsure, cette glace qui prend? Elle viendra, oui, elle sera venue l'horrible, l'exécree, la fureur. C'est inévitable, c'est presque souhaitable à force de présages, doigts pointés sur l'imminence, détails criants, même si les hommes continuent à marcher les yeux vides se cognant à la tranche des portes.

Elle viendra comme ses congénères sont toujours venues : dans la surprise, même attendue – dans l'attente, même crainte – dans la déflagration. Elle choisira le moment improbable, le jeu ou le baiser, la paix qui l'oublie, la sieste qui la remise. Elle viendra de toutes les directions, sur toutes les lignes de l'espace. Elle viendra en dessus, facile, légère à survenir. Elle viendra en dessous, mystérieuse et profonde. Elle viendra de côté, à travers flancs et gorges. Elle viendra de l'intérieur en fièvre ou en



colique. Elle viendra tout simplement, tout brutalement, totalement elle. Désormais il y aura avant elle, pendant elle, après elle : le temps à sa mesure. Il y aura sans elle, avec elle, puis à nouveau sans elle dans ses ravages. Il y aura sa possibilité, son acte et sa légende mais aussi sa puissance, sa puissance et sa puissance. Il y aura tout en elle et elle en tout, comme si elle avait créé le monde, comme si chaque être devait lui rendre compte, chaque créature courbée sous le zèle de servir la cruauté, l'injustice et la démence.

Elle viendra avec sa panoplie. Elle amènera sa hache, sa double lame, sa faux. Elle caressera ses fusils, ses grenades, elle montrera sa collection de tomahawks. Elle se mettra au travail : sectionner l'artère, viser le cœur. Prendre à revers, rompre la nuque. Faire avouer, faire admettre, faire taire. Elle utilisera une machette quand les munitions finiront par manquer. Elle arrachera les ongles, les dents en or, elle distillera les poisons, mettra au pilori, décrochera les pendus. Elle actionnera sa charge d'explosif avant de se réfugier sous bouclier thermique ou dans son blockhaus.

Quand le silence sera retombé, elle frotera une allumette sur un poteau. Cigare au bec elle marchera au milieu des corps, ses bottes soulevant un peu de poussière dans la grand-rue où le vent traînera en boule les branches mortes sous le cortège empressé des nuages, elle s'avancera entre des boîtes de conserve cabossées, des vêtements pour tous âges déchiquetés, des poupées

noircies, des chiens fous qui gémiront, elle fumera et parlera toute seule, méditant sur le manque de chance ou de réflexes, sur la théorie du bonheur, de la famille, de la sécurité, sur le besoin de raffinement et de délicatesse, de luxe, de frivolité, et sur la route solitaire qu'elle suit charnier après charnier depuis les origines.

Elle dira aux cadavres : Je vous avais bien dit que je viendrais. J'avais envoyé mes éclaireurs – le nain, la perche et le scrofuleux – la mouise, le tocard et le vicaire. Ils étaient passés vous mettre en garde, l'air de rien, ils vous tapaient sur l'épaule, chuchotaient à votre oreille que vous n'auriez aucune chance, que toute fuite serait impossible, qu'il fallait vous préparer à la grande bagarre, à la débandade et au grand saut, mais vous les avez repoussés avec dégoût. Vous avez ricané, vous avez insulté mes émissaires. Dommage.

Cigare au bec dans la rue alors que mugiront les baraques en flammes avant de jeter leurs fracas de bouquets finals, insensible à l'odeur de chair rôtie, elle se baissera pour attraper des chevelures sanglantes et s'adresser aux visages, celui d'une femme qui dut être belle, celui d'un homme au drôle de sourire, celui d'un enfant qui paraît endormi :

Écoutez, je devais venir. J'étais aspirée par une force, une voix me hantait qui répétait la même phrase sur le même ton avec la même colère, le même envoûtement, un parfum me guidait, une étoile, une coulée d'eau. C'était une idée insistante qui faisait mal, l'idée de

venir, ne pas s'attarder en chemin et plus j'approchais sur mon cheval, plus je sentais où étaient ma place, ma mission. J'avais trop erré dans tous les recoins du pays, à Antietam, à Gettysburg, jusqu'à Corinth, le long du Bull Run, et aussi à Monterrey, Wounded Knee Creek ou sur la Piste des Larmes, je m'étais oubliée dans les saloons, entre des doigts féminins, chaque nuit à la table de jeu, la gâchette facile. En vérité j'étais dans les ténèbres. En vérité j'étais cernée de ténèbres, je leur appartenais, peu à peu je devenais l'une d'elles. J'avançais dans un couloir de songe, couloir de mort, long couloir obscur dont la fin n'apparaissait pas, j'étais glacée et aveugle dans ce couloir, stupide et tâtonnante, les murs semblaient palpiter autour de moi, froisser leur matière à mon oreille, pourtant je continuais d'avancer car je suis courageuse, je puise en moi, je continuais et enfin la lumière est venue. Ce n'était qu'une petite lueur, tête d'épingle, trou de serrure là-bas devant moi mais sa voix me disait d'approcher, la voix de la lumière, sa voix insistante comme un parfum, comme une étoile qui faisait mal car mon cheval n'allait jamais assez vite, mon cheval avait peur du noir, ses yeux roulaient face à la lumière et son galop s'en trouvait ralenti, chaque mouvement arraché à l'énergie de le faire, chaque foulée extirpée d'une vase dans laquelle il replongeait après plusieurs secondes, ses muscles tendus sous le fil de lumière, sauvages et presque immobiles, tandis qu'au-dessus la peau s'adaptait par vagues selon les frémissements des veines et des tendons,

tous ces reliefs luisant de sueur au rythme du galop suspendu surgissaient puis se résorbaient sur l'encolure, sur les cuisses, sur la croupe de cette viande magnifique et je l'encourageais à forcer l'allure avec des claquements de langue, des coups de lanière qui marquaient sa bouche, j'étais dure avec mon cheval car je devais atteindre le bout du couloir obscur, la fin des ténèbres, je devais venir, depuis les origines je le devais, je devais naître là-bas, ici, je naîtrais en venant pour rejoindre la voix et la faire mienne, pour y placer mon premier cri de lumière dans la naissance, dans la fête à la vie, parmi le flux lumineux des êtres du monde.

Note de l'auteur : la chanson en épigraphe et à la fin de ce livre est librement inspirée de *La storia di un soldato*, paroles de Tommie Connor, musique d'Ennio Morricone, tirée de la bande originale du film *Le Bon, la Brute et le Truand* (*Il buono, il brutto, il cattivo*) de Sergio Leone (1966).



# Pas le bon pas le truand Patrick Chatelier

Cette édition électronique du livre *Pas le bon pas le truand*  
de *Patrick Chatelier*  
a été réalisée le 08/03/2010 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en mars 2010 par l'imprimerie Laballery à Clamecy  
(ISBN : 9782070128693)  
Code Sodis : N43054 - ISBN : 9782072405471  
Numéro d'édition : 173513